

COSTUMES NATIONAUX

UN ROMAN-FEUILLETON DE DANIEL CANTY
ILLUSTRÉ PAR STÉPHANE POIRIER
DESIGN GRAPHIQUE : FEED

GLOSSAIRE

Alantéenne – Plan historié d’eau saline, où les cultures se mêlent et s’affrontent. Les marées guerrières y sont aussi fréquentes que celles que dictent les astres.

Cathédrale – Structure sous-marine de minerai noir, extrêmement friable dans les grands fonds, et exagérément acérée où elle affleure dangereusement, à proximité du récif de Patience.

Claye – Haut quartier bigarré, de mauvaise réputation, de la ville portuaire de Roule, habité par la part la plus pauvre, peut-être aussi la plus impatiente, de sa population.

Feules – Première ou seconde moitié belliqueuse des Alantes, ancestralement opposée aux Leusses (voir ci-bas), tout aussi prompts au combat. La désignation, d’abord linguistique, fait l’objet d’un emploi racial abusif.

L’Hellébore – Steamer commandé par Argan Lazul-de Traum und Praxis, assurant le commerce des tesselles de l’Alante en Syrcadie.

Leusses – Seconde ou première moitié belliqueuse des Alantes, ancestralement opposée aux Feules (voir ci-haut), tout aussi prompts au combat. La désignation, qui fait l’objet d’un emploi racial abusif, est d’abord linguistique.

Ligne de Midi – Coulée d’airain, qui marque, sur les chaussées de la ville de Roule, le lieu du méridien qui traverse la ville.

Mémémoire – Matrice mythique ancienne, d’où l’Alante tire ses récits d’origine. Par extension, mal affligeant la mémoire des grand-mères, qui sont les divinités tutélaires du pays.

Ossipine – Principale élévation de Roule, colline couronnée par la coupole de l’Observatoire national, aux flancs de laquelle s’agrippent les habitations pastel de la Claye.

Paranade – Pays des antipodes, très loin de Roule.

Patience – Bras de mer bordé de rivages d’obsidienne, extrêmement propice aux naufrages. Le bateau-feu *Patience* y mouillait autrefois.

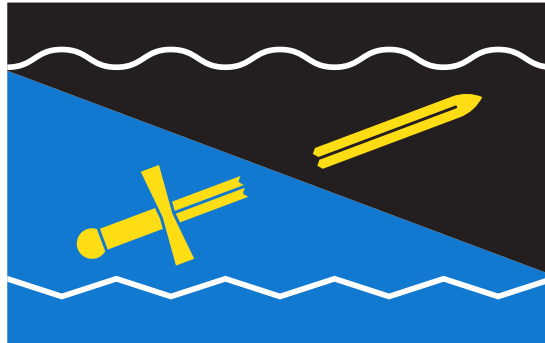
Roule – Cité portuaire située à l’extrême sud du pays d’Alante, qui lui procure, à l’abri du détroit de Patience, son principal accès à la mer.

Syrcadie – Ancienne colonie de l’Alante, réputée pour ses parfums pacifiques et le caractère accommodant de ses citoyens. Son indépendance fut gagnée sans sang versé, alors que la métropole s’égarait en conflits internes et en tergiversations administratives.

Tire – Principal port de Syrcadie, qui est aussi le point le plus proche du pays d’Alante. La ville tient son nom de sa situation : elle semble, perchée sur sa péninsule, *tirer* la Syrcadie vers l’Alante.

Traum und Praxis – Riche lignée responsable du développement de la spéculation immobilière et du système postal continentaux.

— CHAPITRE VI —



Le *Patience* est un ancien bateau-feu arraché à son ancrage. Il a marqué pendant près de deux décennies l'endroit, en Alante, où le récif de Patience, dans le détroit qui sépare la péninsule de Feule du rivage de Leusse, naufrageait les navires de passage avec une régularité alarmante. La surface impassible des eaux du détroit cache d'imprévisibles courants, et il suffisait qu'une brume, une mauvaise pluie, une nuit sans lune teintent la visibilité, ou qu'un de ces vents violents, accélérés par les anfractuosités des côtes, se gonfle soudainement, pour que la traîtrise opère et qu'une autre coque se fende contre les affleurements.

Des rocs coupants bordaient la crête d'une dorsale vertigineuse, un massif d'obsidiennes dont les racines s'effilocheaient en un lacs d'arches, de conduits et de grottes. Les scaphandriers intrépides qui s'étaient risqués dans cette architecture racontaient qu'il suffisait d'approcher la main d'une de ces structures pour que celle-ci s'effondre comme un château de sable. On s'expliquait mal comment la dentelle de ce labyrinthe poreux, sujet à de constants réaménagements, parvenait à soutenir la masse monumentale, acérée comme de l'acier, qui pointait en surface. Les marins, abandonnant toute velléité de le cartographier, avaient surnommé le creux périlleux la Cathédrale. Ils préféraient

s'en tenir à cette évocation et négocier, avec une circonspection mâtinée de peur, la méchante rumeur du détroit.

On disait que les eaux du bras de mer étaient sans fond, et qu'en coulant là, on passait à l'envers du jour, dans un pays sans temps. Les bateaux entraînés dans les grands fonds dans ces parages étaient considérés comme perdus à jamais. Mais on pouvait toujours trouver, dans les rades, un buveur attardé pour prétendre qu'il revenait de ces profondeurs, et raconter qu'il avait entrevu, flottant sous le porche d'une de ces nefes immergées, où officiait de son chant d'O un chœur de poissons sans voix, tel ou tel navire disparu, chargé de trésors, suspendu dans son repos sous-marin comme un insecte dans l'ambre. Mais, avant qu'il ait pu certifier la véracité de sa découverte, une secousse soudaine, que le conteur n'avait pas le choix d'attribuer au poids subtil de son regard, ou à l'incidence impondérable du chant poissonneux, était venue entraîner les parois dans l'effondrement et pulvériser la vision dans un nuage de particules sablonneuses.

Cet effacement est un procédé commode, dont l'usage est répandu chez les conteurs incapables d'étayer leurs dires. Les histoires de plongée et les histoires de pêche, la folie des profondeurs et l'alcoolisme entretiennent des liens de sang, et il est

plus que pardonnable d'être porté, par certains soirs de débordements, propices à la crédulité, à en cumuler les effets. Bien sûr, rien n'oblige à croire aux histoires qui ne tiennent à rien, ou en tout cas à pas grand-chose. Avouons cependant que ce n'est pas non plus un acte d'un courage ou d'une lucidité remarquables que d'en nier avec véhémence la véracité. Mieux vaut se laisser aller, pour découvrir combien ces fictions s'embellissent à force de ténuité.

* * *

La coque égratignée, cabossée, rouillée du *Patience* portait la mémoire de ses jours de veille dans le goulet difficile. Lors de mes rondes chancelantes sur le pont, je croisais invariablement un matelot huilant la machinerie, colmatant une fuite, repeignant une écouteille, ou rafistolant un instrument. J'avais la nette impression que le navire carburait à l'entropie et qu'il tenait ensemble par un effort constant de volonté. Depuis qu'un marin m'avait conté l'histoire de la Cathédrale, je n'avais d'ailleurs pas de mal à m'imaginer que, sous le miroir des eaux, la coque trouée, rongée par le sel, incrustée de bernacles, tombait progressivement en lambeaux et que, si nous continuions de flotter, ce n'était que parce qu'en surface, le vaisseau, nimbé de la lumière mordorée de son phare, affichait la force d'une icône.

Le phare du *Patience*, dans son habitacle hexagonal, enchâssé dans le mât de misaine, avait des allures d'encensoir. On l'astiquait si bien que, malgré l'âge et l'usure, il brillait comme un sou neuf au-dessus du pont corrompu par les éléments. Quand venait le crépuscule, le mécanicien et un matelot, après les vérifications d'usage, souquaient les cordages, hissant lentement la lourde lampe en place. Puis le timonier déclenchait le signal. Un ronronnement se glissait sous la basse des moteurs, le clapotis tintant des vagues. La litanie électrique, insistante, du phare instillait un sentiment de confiance dans l'équipage. Le *Patience*, chantonnant,

coupait à travers la nuit maritime, auréolé d'une lumière ambrée : un vaisseau de fortune, une épave niant son naufrage, encore bien trop vive pour l'accepter.

Le *Patience* brillait d'intention. Il flottait sur l'impression d'une présence, qui n'était pas étrangère à la vocation de sa commandante, Générale Mère. Celle-ci aurait pu convaincre une pierre de ne pas couler. Je me rabats, à ce jour, sur sa force de caractère, pour m'expliquer comment j'avais pu survivre à ma dérive sous-marine et me retrouver à bord de son navire, à des lieues des montagnes du Bjergljós. Il y avait chez elle quelque chose d'à proprement parler *surmaturel* : une nature plus forte que nature.

Une des zones de conflit les plus turbulentes de la planète s'étend autour du détroit de Patience. De mémoire d'homme, on n'a jamais cessé, dans cette partie du monde, de s'opposer pour un oui, pour un non, et surtout *parce que*. À l'époque où Générale Mère a levé l'ancre et quitté le détroit, les salves des bombardements dessinaient, jour et nuit, des arcs sifflants au-dessus du navire. Des bouquets de rocs éclataient, redessinant les rives accidentées. La nuit palpait de feux. Au matin, on ne s'y reconnaissait plus. Il n'y avait pas un endroit, des deux côtés du bras de mer, qui n'ait été transformé par le conflit. C'était joli, et presque musical. Cela dit, le spectacle, malgré ses qualités esthétiques, dépitait.

Un bateau-feu a pour mission d'empêcher les navires de se fracasser sur des écueils. Seuls des vaisseaux guerriers franchissaient le détroit. Le *Patience* aidait les forces ennemies à mieux se surveiller, s'agresser. Générale Mère considérait qu'elle ne pouvait plus, dans de telles conditions, exercer ses responsabilités en bonne conscience. Sa stratégie, pour remédier à une guerre qui semblait ne jamais vouloir finir, et dont les causes s'égarèrent dans la nuit des temps, avait été de partir, puis de continuer de partir. Elle répétait à ses hommes qu'il n'y avait pas, dans les circonstances, de façon de rentrer à la maison. « Pas de guerre heureuse. » Les membres de l'équipage pourraient la suivre, ou débarquer à une destination de leur choix.

Ils l'ont, jusqu'au dernier, suivie. Le *Patience* a appareillé, dangereusement, une nuit sans lune. Pour la première fois depuis dix-sept ans, la lumière de son phare n'a pas brillé sur le détroit. Les forces opposées ont cru à une manigance de l'ennemi. Personne n'a osé naviguer. Sous le commandement prudent et précis de Générale Mère, le bateau-feu se faufilait miraculeusement, sans un bruit, et surtout, sans un accroc, entre les bateaux au mouillage. À l'aube, il était disparu, pareil à ces bouts explosés du paysage, partis rejoindre les fonds oubliés de la Cathédrale.



6A —
Une générale

Celles qui s'improvisent générales obéissent à la nécessité. Elles doivent accepter qu'elles ne seront jamais les victimes de leur engagement, qu'il n'y a pas de guerre heureuse. Armées de charisme, vivaces d'espoir, elles assument l'honneur de l'uniforme, incarnent le ressort universel d'une cause.

D'ICQUES, D'ONCQUES ET D'ICELLES

Une parenthèse, doublée d'un avertissement, est nécessaire au lecteur auquel le différend perpétuel des Feules et des Leusses est peu familier.

Le réflexe qui consiste à situer le début d'histoires qui, le plus souvent, finissent mal, dans un ailleurs, un jadis censément imperméables au présent peut sembler salubre, et même sécuritaire. Il sert pourtant de justification à divers excès difficilement défendables. Il faut se souvenir lorsqu'on évoque un premier mobile, une cause externe que ceux-ci n'ont pas le choix d'en revenir au présent, car ce qui doit finir – bien ou mal – doit tout de même finir quelque part. Le fil d'événements mythiques, peu importe les tréfonds d'où il tire ses origines, s'emberlificote dans la trame du présent. Il suffit d'une maille défaite pour qu'on voie se découdre le tissu des apparences, et qu'on trébuche, empêtré dans ce rideau déchiré, dans les profondeurs archaïques où, malgré toutes nos lumières, nous continuons d'avancer à tâtons. Comment savons-nous ce que nous savons, et pourquoi ? Il doit bien y avoir quelque chose qui nous précède, et nous éclaire, dans cette nuit sans fond qui nous enveloppe et nous habite.

Les Feules et les Leusses coexistent inconfortablement depuis des siècles des deux côtés du détroit de Patience, leur union est précaire et l'Alante est agitée, depuis ses origines, par de constants soubresauts de violence. Ces conflits civils, qui ne s'avouent pas tels, coûtent, année après année, la vie à des milliers de personnes. Ces populations qui voisinent et se mélangent depuis des temps immémoriaux multiplient les prétextes pour relancer les hostilités.

En Alante, les questions philosophiques ne sont souvent qu'un préambule à l'usage de mots durs, de coups bas, d'armes blanches. Paradoxalement, c'est l'assurance qu'il n'y avait ici, autrefois, qu'un seul peuple qui divise si violemment l'opinion. Une part de la population serait *véritable* ; l'autre, parasite, et donc traître. Ironiquement, les Alantes, homonymes de la nation, ont pacifiquement vécu ici pendant plus de seize siècles. Le nerf de la guerre serait de savoir qui, des *Feules* ou des *Leusses*, sont les « véritables Alantes ». Qui sait ? Et, si quelqu'un sait, qui veut l'entendre ? Les conversations reprennent. Les tempéraments s'échauffent. Est-ce que les anciens Alantes se sont divisés comme des cellules se multiplient, pour pulluler, prêter vie à de nouveaux organismes et, un jour ou l'autre, donner lieu à de malignes métastases ? Ou est-ce que la menace n'est pas un virus venu d'ailleurs pour infiltrer le corps social, corrompre son sang si pur ? Un esprit tempéré – qu'est-ce

qu'il nous veut, celui-là ? – aura beau objecter que Feules et Leusses, plus que des réalités biologiques, désignent de vagues appartenances linguistiques, qui puisent à une racine commune et recouvrent une riche palette de dialectes – que des accidents de l'histoire auraient tout aussi bien pu faire accéder à la généralité –, et que, si notre interlocuteur choisit, avec une indéniable ardeur, de s'identifier à un groupe plutôt qu'à un autre, ce n'est pas tant une question d'essence que par inclination, par l'esclavage, disons-le, d'un ressort qu'on n'aurait pas tort de qualifier d'*animal*, puisqu'il consiste à flairer un lancinant parfum de désaccord, et à s'en exciter. Par l'usage tendancieux du terme *animal*, la démonstration savante, prétendument rationnelle, n'a-t-elle pas avoué ses soubassements émotifs et cédé à l'irritation ? Le récipient de ces propos, dès lors, se trouvera en droit de mettre fin au débat en usant d'une formule lapidaire, du genre : « Et ta sœur ? » Nous avons bu un verre de trop. Une goutte a fait déborder la coupe. « La faiblesse est faible. La force, forte. Il l'a cherché. » Que veux-tu que je te dise de plus ? Passé une certaine heure, les seules questions qui s'imposent se résument en trois mots ; un poing, c'est tout. Ha ! Ha ! « Vous ne la trouvez pas drôle ? Moi non plus ! » À ce trait d'esprit, le fort en mots fera mieux de tirer sa révérence, d'aller voir ailleurs s'il y est. Celui qui, par quelque réflexe délétère, ne partira pas à temps se retrouvera sans doute à souffrir physiquement des conséquences de ses opinions. Il pourra tout de même se reconforter en remontant en arrière en pensée, évitant soigneusement de revisiter la jonction où il a commencé à froisser son interlocuteur, quittant les environs de cette soirée regrettable pour se projeter au loin, très loin dans la nuit des temps, où les différences fâcheuses qui ont mené à sa déconfiture progressivement s'estompent et où il pourra distinguer, dans la lumière pâle et incertaine qui filtre à travers ses paupières contusionnées, l'éclat livide de figures fantomatiques, qui semblent l'attendre, main dans la main, pour l'accueillir...

Il y a beaucoup à comprendre, et mieux à faire, avant de se rendre là. Les premières traces de l'occupation du territoire alante datent du paléolithique. Les anciens Alantes se taillaient des outils dans la pierre noire du rivage et vouaient un culte de fertilité à des déesses grand-matriarcales, à qui ils offraient en sacrifice des montagnes de féculents et des gigots d'agneau. Leurs divinités sont représentées par de longues effigies de bronze, aux facettes écaillées, qui leur donnent une apparence vibrante, contrastant nettement avec la rondeur habituelle des figures de maternité. Il faut se souvenir que c'est à des grand-mères, pas des mères, que nous avons affaire.

Les Alantes maîtrisaient le feu et la vapeur : ils tressaient des paniers, et savaient assouplir le bois pour créer du mobilier aux armatures raffinées. Ils cultivaient des légumes et des céréales, se régalaient de petits fruits qu'ils cueillaient dans les bosquets environnant leurs champs. Des chiens les accompagnaient à la chasse. Ils dormaient en commun dans de longues maisons de chêne et de cèdre dont les toitures bombées rappelaient la coque inversée d'un navire. Des peuplades d'une cinquantaine d'individus s'y soumettaient à l'autorité grand-matriarcale.

Lorsque arrivait le moment de la mort des déesses, on allumait des feux sur la plaine, où on brûlait des pétales et du cèdre, et leurs âmes chéries s'envolaient dans des filaments de fumée, pour dessiner de nouveaux nuages. Les thaumaturges, comme d'habitude prélevés sur le nombre des infirmes, des éclopés, des prématurés, des bègues, des myopes et des hypersensibles, gravaient scrupuleusement les contours de ces colonnes de fumée dans de lisses tablettes de schiste pourpre. Ils étaient chargés de guetter le retour de ces formes dans les cieux saisonniers et d'en interpréter les augures. On retrouve les pages de pierre de ces atlas nuageux, qui étaient l'unique écriture des Alantes, dans tous les sites qu'ils ont habités.

Les traditions orales des Alantes étaient entièrement basées sur l'improvisation. Les thaumaturges à la veillée puisaient leurs personnages, et leurs narrations, dans les événements du quotidien. Ils en tiraient des généralités, des leçons morales, empruntant aux traits, aux faits et aux gestes de leurs proches pour les entremêler au tissu de leurs fables. Ils changeaient les noms, prétextaient que toute ressemblance avec des gens, des occurrences réelles, était fortuite. Ces récits leur évitaient de constituer un panthéon, de se scléroser dans des lois ou de proposer une morale univoque. La parole, pour rester vivante, devait demeurer fluide comme le passage des nuages. La mise en abyme du quotidien, la génération spontanée des fictions étaient de belles façons d'apprendre à vivre ensemble, d'ouvrir la conscience au monde, pour la projeter dans un espace, un esprit communs.

Avouons-le, la tendance à idéaliser les ancêtres est aussi douteuse que les accusations de primitivisme qu'on fait planer sur eux. Nos vies tendent à démontrer que, s'il est une constante à l'existence, c'est que la nature humaine, si volatile et fantasque, contradictoire et bigarrée soit-elle, ne change pas, ou si peu. Nous sommes les personnages d'une histoire, qui, tant que nous serons, paraîtra sans début ni fin. Il faudrait, de toute façon, pouvoir retirer la tête du cours du temps pour prouver autre chose.

Les comptines et les chants marins de l'Alante conservent la mémoire d'histoires anciennes. Parmi celles-ci, l'histoire malheureuse d'Icques et d'Oncques, petit-fils et petite-fille d'Icelles, jumeau jumelle sortis le dos tourné du ventre de leur mère Iseule, que l'amour, aussi inévitablement que la gravité, viendrait à déchirer, jette un éclairage particulièrement probant sur la situation actuelle.

Le hic, c'est qu'd'Icques
d'Oncques et d'Icelles
rien ne soit resté
que deux mauvaises moitiés

Le hic, c'est qu'd'Icques
d'Oncques et d'Icelles
rien ne soit resté
qu'un nuage en allé

Icques et Oncques étaient nés siamois, soudés aux fesses. Leur mère Iseule était morte en couches. Leur grand-mère, Icelles, avait dû user, pour les séparer, d'un silex aigu, taillé dans l'obsidienne du rivage, pour les rendre à leurs corps respectifs. La plaie s'était refermée et le petit garçon et la petite fille avaient grandi, libres de ne devenir qu'eux-mêmes, chacun de son côté. Tout, pourtant, continuait à les lier.

* * *



**6^B —
Des jumeaux**

On ne vient pas seul au monde. Pas plus qu'on ne peut s'y croire vraiment seul. Les jumeaux, chacun en son corps, chacun en ses pensées, ses talents, multiplient les preuves de la dualité humaine. Ils sont les messagers de la diversité, la preuve qu'un et un font deux, et que deux suffit à démontrer qu'un n'existe jamais seul en soi.

Oncques, qui comptait bon nombre des faiblesses nécessaires à la vocation, est devenu thaumaturge. Il avait les os fins, le profil malingre, le geste nerveux, et le babil généreux. Affligé d'une cécité partielle, il ne parvenait à percevoir que des froissements de lumière. Sa vision n'avait pas progressé au-delà du seuil qu'atteignent, dans les dernières semaines de leur gestation, les fœtus dans le ventre maternel, alors qu'ils devinent obscurément des ombres sur les parois de la caverne matricielle.

Pour mieux lui revenir, et faire honneur à ses magies, considérons d'abord les dons de sa sœur. Tout les éloignait, tout les rapprochait. Il était aussi facile d'affirmer qu'Oncques était né incomplet que de dire d'Icques qu'elle était l'apogée de la race. C'était une jeune fille qui exhalait la santé, l'assurance et la force, une lionne aux rondeurs de biche, parfumée comme l'été, dotée de la vue perçante d'un faucon, et capable, un moment, d'être légère comme un chant d'oiseau et, le prochain, altière comme un chêne. Elle attisait le désir des hommes comme des femmes, aussi facilement qu'une fleur s'attire l'attention d'un insecte. Icques paraissait, en quelque sorte, plus réelle que nature. Il suffisait de la voir pour vouloir être près d'elle, désirer se fondre dans son corps, tant elle semblait garante de la plénitude du monde.

Ce n'était là qu'évidence trop nette, et donc trop fragile, destinée à tromper tous ceux qui n'arrivent pas à inventer leurs propres images. Les prétendants à son amitié, qu'ils soient des hommes ou des femmes, découvraient vite que ses affections ne parvenaient pas à se tourner vers ses semblables, sauf de la façon la plus abstraite qui soit, et que celle qui vivait au jour le jour, enchantant tout sur son passage, avait, enfin, les yeux ouverts sur une réalité connue d'elle seule, qui l'avait depuis longtemps entraînée hors du commun.

Elle était, au pays des Alantes, le sujet principal de tableaux inoubliables. Des fermiers l'avaient vue se poster, les bras en croix comme un épouvantail, au milieu de leurs champs, pour appeler à elle une nuée d'oiseaux, qui l'enveloppaient en pépian, sans lui lancer une seule fiente. Des pêcheurs, passant en barque à proximité des rives, l'avaient aperçue qui escaladait un rivage qu'ils considéraient comme inaccessible, sans égard pour les pierres coupantes qui lui entaillaient les talons. Des enfants, partis, panier au bras, récolter des cèpes au pied des arbres, l'avaient devinée, en levant la tête, endormie à la cime d'un chêne...

C'est au cœur d'un de ces tableaux, de leurs miracles pastoraux, que se manifesta d'abord la menace qui allait mettre fin à ces jours doux. Les hommes de la garde d'Icelles, partis chasser, pistaient un grand cerf,

qu'ils étaient parvenus à blesser par quelques tirs d'arc. Ils suivaient, depuis une bonne heure, à travers les sous-bois, la piste de son sang, perlant sur le feuillage et l'humus. Ils l'avaient retrouvé, dans une clairière, accroupi, à lécher ses blessures. Un garçon du nom de Tiers, qui exerçait un ascendant certain sur ses compagnons – à la mâchoire droite et au regard d'acier, rayonnant de l'arrogance de ceux qui croient qu'ils domineront toujours la mort, et, en sus, fin parleur –, fut le premier à apercevoir la proie et à décocher, du couvert des taillis, un tir traître vers l'animal au repos. De nouveau touchée, la bête se leva de toute sa hauteur, le pelage piqué de flèches, luisant de plaies vives, pour se ruer sur Tiers, qui n'eut pas le choix de laisser tomber son arc et de bondir de sa cachette, lame en main, pour tenir tête au cerf gigantesque. Ses compagnons sortaient un à un des boisés, effarouchés, brandissant maladroitement leurs lances pour tenter de lui prêter main-forte.

Icques, surgissant de la canopée, tomba droit entre eux, agile comme un chat. Elle se tourna vers la bête, qui s'arrêta net dans sa course, puis elle fit volte-face, dirigeant vers Tiers un regard désapprobateur. Les chasseurs n'eurent pas le temps de réagir que la proie disparaissait à nouveau dans les fourrés. Tiers, saisi par ce geste si affirmé, se dit que la jeune fille lui avait sauvé la vie, autant que celle du cerf, et qu'il y avait dans ce pacte un gage, un signe qui les liait, à la vie, à la mort. Il se mit donc en tête, à partir de ce moment, qu'il lui revenait de droit d'épouser Icques.

La plupart des jours, Icques rentrait de ses escapades en pleine nuit, la tignasse hirsute, les poches chargées de cailloux, les genoux éraflés, tachés d'herbe, striés de terre. L'homme de garde, à tout coup, somnolait. Elle lui tapotait l'épaule. Il s'éveillait d'un coup sec pour la voir traverser la maison longue en courant, enjamber d'un pas léger les dormeurs allongés à ses pieds. Il retournait, en souriant, au sommeil. Icques, à pas feutrés, passait derrière le trône berçant de la déesse, dans la loge d'Icelles. Elle s'arrêtait pour embrasser sa grand-mère sur le front. Puis elle allait s'étendre près de son frère endormi, à l'abri dans l'alcôve à l'arrière. Elle chatouillait la joue de son jumeau du bout d'une feuille. Elle tournait le regard, rêveusement, vers le plafond. Puis elle lui faisait à l'oreille la relation de ses expéditions, pour qu'il apprivoise doucement l'idée de ses aventures. Peu à peu, les paupières d'Icques s'alourdissaient, alors qu'Oncques, de parole en parole, effleurait la possibilité d'une histoire, et que les mots, fourmillant en lui, finissaient de dissiper les lourdeurs du sommeil. Elle s'endormait tranquillement à ses côtés, et lui continuait d'ourdir ce qu'elle avait laissé en plan.

Icelles permettait à Icques de courir où bon lui semblait, dans la mesure où elle revenait raconter ses aventures à son frère. Dans cet échange nocturne s'affirmait l'alchimie qui les liait. On ne savait pas trop, avec Icques et Oncques, où débutaient les histoires et où s'égarait la réalité. Oncques assurait qu'il pouvait voir, les yeux fermés, tout ce que lui décrivait sa sœur, aussi clairement que s'il avait cheminé avec elle. Il n'était pas un moment, d'éveil ou de sommeil, où Oncques ne tramait pas un récit, et ce qui commençait à travers champs continuait en songe, pour finir dans les fables qu'Oncques partageait avec les siens.

Je ne vous ai rien dit de sa voix, qui était aussi pleine, belle et présente que le corps fébrile de sa sœur. Tout ce qu'il racontait se colorait d'une gravité presque surnaturelle. Les anciens Alantes avaient développé une façon de « lire les jours », et ils se rassemblaient, à la veillée, à un pas du monde, pour reconnaître le passé, sanctifier le présent, s'inventer des lendemains. Qu'autour de l'âtre, un membre du clan réuni pour le repas du soir se mette à taper sur le bois de son plat, qu'il crie le nom d'un personnage, ou le titre d'une histoire, et Oncques surgissait, claudicant, de sa retraite, contournant la chaleur du feu pour se faufiler à travers l'assemblée, aller se placer en face de l'alcôve d'Icelles et reprendre le récit sans fin des jours. Il suffisait de fermer les yeux pour voir apparaître, à la place d'Oncques, un homme assuré, à la fois fort et doux, visiteur mystérieux, qui ne se révélait que dans la lumière du soir, sous l'éclairage des contes, qu'on aurait suivi n'importe où, simplement pour connaître la suite de l'histoire. Puis Icelles, perchée sur son trône, se mettait à se bercer, régnant, d'un air comblé, sur l'assemblée. Icques, si par bonheur elle était là, s'installait à ses pieds, folle d'attention pour les contes d'Oncques. Il n'y avait pas moyen d'arracher son regard au manège de son frère.

Nos courages, comme nos vanités, puisent à des sources obscures. On croit que ces récits partagés ont fini par avoir, chez certains membres de l'auditoire, un effet d'entraînement malheureux. Les plus volontaires d'entre les filles, les plus forts d'entre les garçons, sûrs des droits que leur jeunesse, et leur beauté, leur permettait d'exercer, brûlaient de jalousie. Ils auraient aimé étendre leur emprise sur les univers de la fiction et, surtout, posséder Icques. Ils protestaient secrètement, puis de plus en plus vocalement, de la réalité des fables, se réclamaient de l'identité des personnages inventés par Oncques. Ils voulaient marcher à part des autres, avec elle, comme s'ils étaient *ceux-là*, les gens des histoires, qui pourtant n'étaient que des amalgames, des créatures au profil ennuagé, confections impures, spectres passagers, qui se portaient, un moment, garants de nos sentiments pour eux, trop ténus pour exister entièrement

par eux-mêmes. Des bagarres éclataient autour du feu, à l'évocation par *Oncques* de tel trait, telle situation, auquel s'identifiait avec force tel ou tel membre de l'auditoire en criant : « C'est moi ! Mon histoire ! » *Oncques* s'arrêtait, à l'affût des bruits de la bagarre. Alors qu'*Icques*, qu'on souhaitait impressionner par tant de présence, se levait et quittait la salle, retournant sans plus de cérémonie à la nature.

* * *

C'était le début de la fin. La gémellité d'*Icques* et d'*Oncques* présentait des symétries suspectes, et ils auraient dû se douter que la situation n'avait pas le choix de mal finir.

Tiers, beau garçon et fin parleur, était impatient de consommer son union avec *Icques*. Il convainquit un nombre de ses compagnons de mettre fin à l'emprise faible des conteurs et de reprendre à leur compte le récit de chaque jour. Un soir où un des hommes de *Tiers* était de garde, lui et ses sbires se glissèrent, à la faveur du sommeil collectif, dans la maison longue, parvenant à la couche d'*Oncques*, qu'ils ligotèrent, bâillonnèrent et menèrent dehors.

Tiers prit la place du dormeur, se lovant au creux des draps pour attendre le retour de la jeune fille. Ses hommes se couchèrent entre les dormeurs. Quand *Icques* vint pour s'installer aux côtés de son frère, titiller sa joue de la pointe d'une feuille, puis prononcer *Oncques*, le nom de son jumeau, afin d'entamer le récit du jour... *Tiers* se révéla, l'empoignant de toutes ses forces.

C'est à ce moment que le fil de l'histoire fut brisé.

Tiers ne s'attendait pas à autant de fougue de la part d'une jeune fille. *Icques* s'est soustraite à l'étreinte violente de *Tiers* en lui mordant la lèvre si fort qu'il en perdit la moitié de ses lèvres. Le garçon, défiguré, hurlait de douleur. *Icques* bondit, courant en tous sens, bousculant les dormeurs, qu'ils s'éveillent, et esquivant les hommes de main de *Tiers*, levés entre les siens. *Tiers*, apparu derrière *Icelles*, retint la déesse dans sa couche, en s'excusant de poser la main sur elle. Il ordonna, de sa parole croche, le massacre. Ses hommes allaient entre les *Alantes*, poignardant leurs semblables, leur tranchant la gorge alors qu'ils étaient encore à demi empêtrés dans le sommeil. On ne savait plus où s'achevait le cauchemar, où s'égarait la réalité.

Pendant ce temps, Icques, de ce pas agile qui l'avait depuis toujours menée droit à la suite de l'histoire, se faufila à travers bois, jusqu'à la clairière où elle s'était interposée entre Tiers et le cerf. Les usurpateurs avaient ligoté son frère au tronc de l'arbre dont elle était tombée. Un immense chêne, qui s'élevait à cinq toises au-dessus de tous les autres. Trois hommes, qui ne faisaient pas grand cas de leur frêle charge, se passaient un litre de vin en jouant aux dés. C'est alors que survint, à la lisière de la clairière, le cerf blessé, qui se rua, autant qu'il fallait, sur les gardes. Icques profita de la manœuvre pour défaire les liens de son frère. Elle lui dit de s'accrocher à son dos et ils grimperent, soudés comme au premier jour, au sommet du chêne, pour disparaître dans la ramure et sauter d'arbre en arbre, de même qu'on bondirait de nuage en nuage.

Tiers, à l'issue du massacre, rejoignit la clairière. Il acheva le cerf qui gisait à l'agonie, acheminant ainsi vers sa fin malheureuse le récit dont Icques avait détourné le cours, un après-midi de chasse. Il n'y aurait pas d'épousailles pour lui. Son visage était ruiné. Ses mots, torves. Il régnerait sur un royaume où la parole, aussi sûrement que gauche est gauche, et droite est droite, mène au malheur.

Icelles, quant à elle, pleura tant, des larmes si pures, que l'eau de son chagrin avait effacé toutes ses rides, et que sa mémoire avait coulé hors de son corps. Elle portait de nouveau son visage de jeune fille et ne se souvenait plus de son nom. À partir de ce jour, on n'entendit plus d'elle qu'un bredouillement décousu, où s'entremêlaient des bribes des histoires d'Oncques et de sa mémoire en déroute.

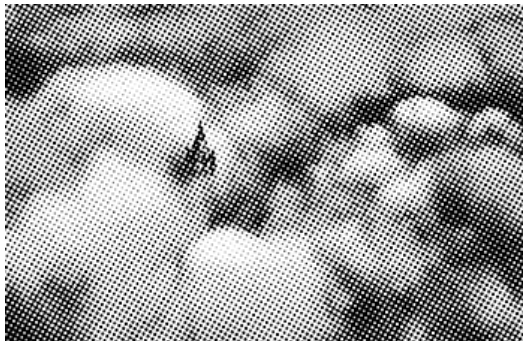
Le mal se répandit dans toutes les maisons longues de l'Alante. On se mit à se battre pour un oui, pour un non, et surtout *parce que*. On oubliait ses ancêtres dans un coin. On ne savait plus vraiment qui on était, ou comment se raconter. On se laissait aller à agir sans raison. Encore aujourd'hui, quand une demeure, puis un quartier sont mis à feu et à sang, on prend soin d'épargner les grand-mères, comme si cela suffisait à prouver l'humanité des assaillants, et que mourir de tristesse n'était pas qu'une violence plus longue.

La suite de l'histoire s'embrouille. On ignore comment tout cela a fini exactement, ou nous a menés ici. Tiers déclara l'indépendance des Feules, ou celle des Leusses, on ne sait plus. On l'appelait le roi Zézaie, ce qui ne faisait que décupler sa hargne. Il ordonna qu'on cherche Icques dans tous les replis du pays. Dans les maisons longues, des jeunes hommes comme lui voulurent lui résister, prouver leur force, leur volonté. Ils n'écoutaient plus les récits que pour trouver de nouvelles

raisons de se battre. Les Leusses se mirent en tête qu'ils étaient plus purs que les Feules. Les Feules se mirent en tête qu'ils étaient plus purs que les Leusses. Feules, Leusses, Alantes et autres. Et vice-versa, et ainsi de suite...

On a bel et bien perdu la trace des jumeaux. Lorsque nous les revoyons, ils vont, main dans la main, prenant à droite, prenant à gauche, et puis à gauche, et puis à droite, le long d'un chemin qui s'oublie, loin, très loin dans la forêt. Ils vont et Icques décrit à Oncques, dans un murmure haletant, chaque rocher, chaque tronc, chaque fleur, chaque coude du sentier... Et, dans le pas assuré d'Icques, et le regard embrouillé d'Oncques, un paysage se recompose, qui de détour en détour nous ramène droit à ceux que nous sommes...

On dit qu'à ce jour encore, Icques et Oncques courent à côté du temps, continuant le récit de chaque jour. Qu'il est parfois donné à un esprit rêveur, une âme pacifique, son regard dérivant, à la veillée, vers la périphérie du feu, là où des ombres gênées d'entrer dans l'histoire se pressent, de deviner la silhouette d'une jeune femme, un menu compagnon à ses côtés. Ce pourrait être un enfant, l'échine courbée par la maladie, ou ce pourrait être un vieillard, recroquevillé par l'âge. La femme se penche vers le petit, pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Le témoin curieux de cette scène étire le bras vers son compère le plus proche, pour l'avertir de leur présence fantomatique. Quand ils se retournent tous deux, comme un seul homme, les silhouettes se sont dissipées parmi les ombres variables, dans la fumée d'un feu qui monte au ciel pour donner naissance, le matin venu, à un nouveau nuage.



Je tiens les détails qui suivent sur les origines de Générale Mère des marins du *Patience*. Elle serait née en Syrcadie, au sud de la mer Alantéenne, à l'époque où le pays tentait de se dépêtrer du joug colonial. Les Alantes avaient transporté leur bisbille au sud, pour se disputer les épices et les parfums du coin. On ne lui connaissait pas de parents. On n'a jamais su son nom véritable. Son port altier, à l'âge adulte, laissait croire qu'elle était de noble extraction. Il est certain qu'elle avait appris l'humanité, et son métier, en vivant d'expédients.

Elle avait pris conscience de son don en dormant. Assoupie, un soir, sur des ballots de pétales dans un cargo en partance, elle s'était éveillée à des lieues de Syrcadie, de l'autre côté de la mer, dans un jardin de primeroses attendant à une parfumerie de Roule. Elle ne s'expliquait pas ce déplacement, qu'elle avait dû accepter. Cette attitude avait présidé à sa destinée, et à la découverte de sa vocation.

Le phénomène se reproduirait tout au long de son enfance. Il suffisait, en fait, que la fatigue la gagne et qu'elle s'installe sur un cargo en partance pour qu'elle franchisse, sans s'éveiller, la distance qui sépare le port d'attache du port en tête (ses expressions). Elle se retrouvait, sans trop savoir comment, et en toute sécurité, ailleurs, aussi simplement que l'éveil annule les égarements du rêve. Elle constatait alors qu'elle avait dormi trois jours, et que le vaisseau où elle s'était assoupie avait largué les amarres. Elle avait ainsi grandi de navire en navire, sautant de port en port. Elle vivait de la générosité d'étrangers, évitant le danger en tissant, au fil des ans, une carte du monde trouée, qui n'obéissait qu'à la loi des rapprochements.

Au cours de son adolescence, son don s'est transformé. Elle est devenue voyante. Elle fermait les yeux sur un paysage. Elle méditait un moment. Conjurait l'obscurité en elle pour voir apparaître, derrière ses paupières closes, un second paysage. Elle rouvrait alors les yeux en pleine *connaissance de cause* (son expression) : capable de s'orienter, par intuition pure, vers une destination préalablement inconnue. À partir de là, il fallait lui faire entièrement confiance.

Enfin, avec le temps, et la maturité, Générale Mère allait découvrir que sa faculté d'orientation se doublait d'un ressort empathique, auquel elle devait sa bonne étoile. À bord du *Patience*, elle croisait invariablement des zones troublées par des conflits, des désastres, et elle y repêchait des victimes, des esseulés, des éclopés, qu'elle adoptait comme membres à part entière de son équipage. Elle les acheminait à bon port, d'heureux hasard en heureux hasard. Elle ne tenait rien pour acquis, mais elle aimait affirmer que ce don prodigieux était son *immunité diplomatique*. Elle avait de ces formules, qui mettaient à profit toutes les ressources de son ironie, pour les détourner du dépit. La plus belle était peut-être cette devise, pacifique, par laquelle elle inaugura la traversée du *Patience*, et qui résumait l'arc de toute une vie : *J'ai vogué, j'ai vu, j'ai été vaincue*.

C'est de cette générosité, d'elle ou du monde, on ne sait plus, que je tiens mon salut.

* * *

Le destin de Générale Mère s'est précisé à Roule, où elle avait accosté en plein sommeil, en croisant celui d'un autre rêveur, pétri par la fréquentation des livres. Argan de Traum und Praxis, né Lazul, un jeune capitaine qui venait d'accéder à son premier commandement, avait eu vent de l'histoire de la jeune fille. Il était de sang bleu, ou à demi bleu : sa mère, Margarete, une héritière de la lignée des Traum und Praxis, avait marié un marchand, Louis Lazul. Ce dernier avait fait fortune dans l'exportation des tesselles. Les carriers de Roule les extrayaient des généreuses falaises colorées qui s'élèvent au nord de la ville et qui, depuis maintenant près de quatre siècles, contribuent à des compositions kaléidoscopiques qui rayonnent aux quatre coins du monde, sur les murs de restaurants, de cafés, de cuisines, comme des soleils d'emprunt. Lazul avait espéré léguer son commerce à son fils unique.

Le jeune homme, un échalas au teint pâle, était d'une disposition pusillanime : c'était un de ces enfants d'intérieur, qui avaient vite fait d'abandonner

les jeux brusques que lui proposaient les serviteurs du domaine, ou ses cousins en visite, pour retourner se réfugier entre les pages d'un livre, et imaginer le jour où, enfin devenu un homme, il affirmerait son héroïsme.

En imagination, Argan ne manquait pas de caractère. Malgré sa fragilité constitutive, il faisait montre, dans ses résolutions, d'une résilience que tout, dans son attitude, semblait nier. Il était, en trois mots, passé maître dans l'art de demander. Il faut dire que sa mère, qui ne tolérait pas qu'un héritier des *Traum und Praxis* passe pour un perdant, prenait invariablement son parti. Quant à son père, c'est lui, sans doute, qui avait implanté l'idée de naviguer dans l'esprit de son fils. Il avait coutume de l'amener visiter les navires en partance. Le petit garçon admirait le regard posé, autoritaire, des officiers dans leurs uniformes. Il sentait aussi tout le respect que leur portait son père, conscient que ses affaires dépendaient de sa bonne harmonie avec ces commandants. Argan s'émerveillait de la chorégraphie bien rodée des marins dans leurs maillots à rayures, de leur intimité évidente avec le navire, ses cordages, sa machinerie. Il s'imaginait le trésor de pierre multicolore chatoyant au fond de la soute, comme une pensée dormante, traversant les flots, pour reprendre sa forme dans des demeures étrangères, de lointains palais, assemblés en des dessins mystérieux, signaux pulsant vers Roule, au carrefour du monde. En réduisant à des idées, des images mentales, la réalité de la navigation en mer, Argan faisait l'économie de ses violences. Argan, capitaine *Argan*, cela sonnait bien. Le reste suivrait. Devrait suivre.

Lorsqu'il s'est subrepticement inscrit, avec l'aide de sa mère, à l'Académie maritime, Argan n'avait jamais mis le pied sur un pont livré au mouvement des vagues. Il découvrirait bien vite que les idées sont autrement plus stables que les faits, et que ses compagnons de classe partageaient beaucoup de traits de caractère avec les garçons de son enfance. Il savait aussi que son père, le temps venu, n'aurait pas le choix de lui négocier un commandement. Argan ne réaliserait que plus tard qu'il obéissait ainsi à

un réflexe obscur, par lequel s'affirmait l'influence familiale de sa mère, garantissant à son père l'apparence du terme le plus faible de l'équation familiale. Argan, il finirait par le comprendre, n'agissait pas autrement que ses compagnons si vulgairement appliqués à affirmer leur masculinité. Argan, plus qu'à lui-même, ou à sa lignée, prêtait foi au pouvoir des histoires. C'est à elles qu'il revenait comme à la source de toute vie, et il voulait assurer leur triomphe. Il a terminé, sans trop d'honneurs, ni d'amis, ses études à l'Académie maritime. Il s'était découvert, lors de ses premiers essais au large, une tendance naturelle au mal de mer. Maintenant que l'éventualité de son commandement se présentait à lui, il doutait de sa compétence et appréhendait les rudesses de l'équipage.

De port en port, la jeune fille que fut Générale Mère changeait de nom avec la réputation qu'on lui faisait. À Roule, on l'appelait Devine. Argan souhaitait croire aux histoires qu'il avait entendues dans les rues, autant qu'à celles qu'il avait lues dans les livres. Il était certain que Devine lui porterait bonheur. Il voulait à tout prix la trouver pour lui offrir une place à bord.

Il s'est donc risqué dans les ruelles de la Claye. Ce quartier populaire s'agrippait aux flancs de la colline Ossipine, sous l'œil quiet de l'Observatoire national. C'était un labyrinthe de rues pentues, sans nom, abondant en culs-de-sac, où des maisonnettes d'adobe pastel, juchées les unes sur les autres, étaient reliées par des traboules, des escaliers et des tunnels. Chaque recoin abritait un péril, promettait une transgression. C'est là-haut que des touristes amoureux du risque partaient en quête de plaisirs interdits, pour parfois ne jamais revenir, là aussi qu'éclataient, pour un oui, un non, ou un *parce que*, des différends qui seraient réglés à coups de poing, de couteau ou de tout autre objet contondant immédiatement accessible... Celui qui désirait s'y aventurer faisait bien de se rappeler qu'on pouvait faire remonter jusqu'à la Claye les lignes sismiques à l'origine de certains des pires conflits qui agitaient le pays.

Argan était parti du port vers les hauteurs. Il n'était pas le premier fin finaud à vouloir s'orienter dans la Claye en s'accrochant à la ligne de Midi. Cette fine coulée de bronze traversait la ville en ligne droite, indifférente, épousant, des bas-fonds du port jusqu'à l'Observatoire, le tracé du méridien qui barrait Roule. Les visiteurs téméraires, qui se croyaient fort rusés, avaient vite fait d'être étourdis, et même bernés, par le fourmillement des rues. Ils perdaient de vue leur repère, qui se glissait sans plus d'égard sous tous les obstacles, y compris des maisons, des commerces et des cours dont les occupants manifestaient une hospitalité aux degrés fort variables.

L'idée de pénétrer dans la Claye obsédait Argan depuis qu'il avait eu vent de l'histoire de Devine. Le jeune homme, habitué à vivre ses aventures à distance respectable, avait dû convoquer tout son courage et surmonter l'inertie propre au lecteur de fond. Il ne tenait pas non plus à périr en mer. Argan, dans l'espoir de passer incognito, s'affubla d'un cafetan de soie fine, brodé de fil d'or, et d'une armille de paille grossière, qui devait bien faire un mètre de diamètre et qui camouflait ses traits, tout en jetant un peu d'ombre sur la finesse exacerbée de sa tunique. Il avait l'impression, sous l'ampleur de son rebord rebondissant, d'avancer à l'abri d'un trou portatif.

Il était difficile de circuler en ligne droite dans les ruelles bondées de la Claye, et Argan n'avait pas passé quinze minutes dans le quartier, le regard rivé au bout de ses orteils, qu'il avait perdu de vue la ligne de Midi. Les pas zigzagants des passants, le lacis mouvant des rues avaient conspiré à l'effacer. Il releva la tête.

Les visages qu'Argan croisait ne lui semblaient ni plus hostiles ni plus étranges que ceux qu'il voyait en basse-ville. En croisant la vitrine d'une maison de thé, il avait pu constater, non sans dépit, qu'on pouvait très bien distinguer, sous le pli de sa tunique, les contours du pistolet et du cimenterre, de la grenade et de la fiole de poison (au cas où il devrait s'ôter la vie) qu'il s'était passés dans la ceinture en guise de précaution. Un trio de clients impassibles, attablé

autour de verres d'une innocente limonade – une vieille dame édentée, taciturne, flanquée de ceux qui devaient être ses fils, un malabar au crâne tondu et un petit sec, qui pianotait machinalement sur la table –, ne faisait même pas attention à lui alors qu'il considérait son reflet, mesurant la bosse à son ventre. Tant mieux.

Il se détourna aussitôt de la vitrine et s'éloigna d'un pas vif, dans l'espoir de faire gonfler son vêtement et d'ainsi camoufler son arsenal. Il eut – il serait pardonné –, à partir de ce moment, l'impression lancinante d'être suivi. Qu'allait-il faire en cas d'agression? Prendre la fuite? Bravement engager le combat? Il avait été préservé, tout au long de son enfance privilégiée, des risques de la cour d'école. Il ne connaissait la violence qu'à travers la lecture des romans. Il s'était méticuleusement préparé à avoir peur. Il savait aussi que les hasards littéraires étaient soumis au libre arbitre des auteurs. La pensée d'une présence ne le quittait plus. Il ne survivrait pas trois minutes à une bravade. Mieux valait qu'il se désarme.

Argan oublia son objectif immédiat pour se lancer à la recherche de recoins où il pourrait se défaire de ses armes.

Devant l'étal d'un boucher, où était embrochée une grosse pièce de porc salé, il fit mine de vouloir commander un sandwich. Il planta le cimenterre dans la viande sans demander son reste.

Un peu plus loin, il se posta en périphérie d'un square, à proximité d'une partie de pétanque, pour laisser rouler la grenade sous un banc et s'éclipser.

Il vit un garçon accroupi au fond d'une ruelle uriner au bas d'une fenêtre. Lorsque le petit eut fini, Argan s'accroupit à son tour. Il avait les deux pieds dans l'urine de l'autre. Incapable de se déraciner de là, ou de verser la moindre goutte, il vida la fiole de poison en un filet cadencé, dont il espérait le bruit conforme à celui de la miction.

Au milieu d'une place voisine, il avisa un puits. Il se pencha à sa margelle, s'aspergeant le visage, relevant sa robe en ayant l'air de se rafraîchir, pour laisser tomber le pistolet dans un *ploc* sonore. Au moment où il se redressa, un coup de vent soudain,

qu'il prit, en panique, pour une bousculade, fit s'envoler son couvre-chef démesuré, qui se mit à débouler à travers la place, avant d'emprunter les ruelles, où le vent le soulevait au-dessus de la tête des passants. Il partit à la course. Satisfait qu'on ne le suivît pas, et rassuré par le fait que ce n'était donc pas un geste belliqueux qui l'avait ainsi décoiffé, il voulut le rattraper. Il se sentait, sans cette part de son déguisement, complètement exposé et ne songeait même pas que sa course affolée par les ruelles le rendait encore plus visible. En fait, Argan était si habitué à vivre dans sa tête que l'absence de couvre-chef lui faisait redouter que sa pensée, et donc sa peur, apparaisse, dénudée, à tous ceux qu'il croisait.

Le chapeau continuait de zigzaguer, et de bondir allègrement, esquivant avec élégance le flot des passants. L'après-midi tirait à sa fin, et Argan, essoufflé, couvert de sueur, était parfaitement désorienté. Son couvre-chef semblait se jouer de lui. À sa suite, Argan avait pris à droite, pris à gauche, et puis à gauche, et puis à droite, jusqu'à ce qu'il semble ne plus y avoir ni droite ni gauche, qu'un chemin qui s'oublie. Puis, soudainement, au détour d'un autre coude raide, le chapeau se tenait à la verticale devant lui. Il parla, avec une diction impeccable :

– Je pense que vous avez laissé tomber ça.

Une petite fille au teint sombre était cachée derrière l'armille, qu'elle fit passer dans sa main gauche. Elle le tendit à Argan, qui le rajusta sur sa tête. Puis elle souleva un gros sac de chanvre qui gisait à ses pieds, taché d'un liquide foncé et marqué des armoiries de la compagnie Lazul, pour le présenter au jeune homme, qui ne négligea pas de s'inquiéter de ce détail familial. Le capitaine de fortune, c'était plus fort que lui, associa la moiteur du sac à l'idée du sang. Il redoutait d'y découvrir un avertissement macabre lancé par la pègre, dont cette petite était la messagère : une tête coupée, garantissant les malheurs futurs de sa famille.

Les vêtements de la petite fille étaient taillés dans la même toile grossière que le sac. Malgré ces hardes, le maintien de la jeune fille était impeccable. Elle se tenait, droite et avenante, sur la ligne

d'ombre que l'armille imprimait aux pieds d'Argan, comme la circonférence d'une pensée. Et, dans ses yeux, il n'y avait qu'une bonté amusée.

Argan entrouvrit, de ses mains tremblantes, le sac, pour y découvrir le cimenterre, la grenade, la fiole et le pistolet, encore ruisselant de l'eau du puits.

– Vous aviez bien raison de vous débarrasser de tout ça.

Devine, qu'il cherchait, l'avait retrouvé. Elle lui proposa de la suivre. Il lui fit confiance. Ils prirent à droite, prirent à gauche, et puis à gauche, et puis à droite, jusqu'à ce qu'il semble ne plus y avoir ni droite ni gauche, qu'un chemin qui s'oublie et qui mène à bon port.



6^c —
Un capitaine-lecteur

Les enfants sages préparent en douce leur appareillage. Ils dérivent d'abord entre les livres, d'aventure en aventure, à la recherche de reflets d'eux-mêmes. Puis, quand vient le moment fatidique de quitter les comforts éternels de la maison, ils doivent trouver le courage de passer au-delà de l'horizon qu'ils s'étaient inventé pour se laisser, une fois pour toutes, derrière.

Argan, encore tout étourdi de sa sortie de la Claye, se tenait sur les quais, au pied de l'*Hellébore*, le steamer qu'il devait acheminer à Tire, sur la côte de Syrcadie. Les matelots l'estaient la soute de palettes de tesselles – classées par couleur –, sous la supervision de Louis Lazul et du second, monsieur Malmène, un vieux marin trapu, aux yeux tristes et au visage joufflu, qui, avec sa large moustache tombante, avait de vagues airs de phoque.

Un membre d'équipage, torse nu, qui portait sur la poitrine un impressionnant tatouage de cumulonimbus, reconnu, aux côtés d'une jeune mulâtre en haillons, le capitaine dans sa tunique. Un gros sac était posé à leurs pieds. Il attira l'attention de ses compagnons sur la scène. La troupe, ses gestes suspendus dans l'étonnement, assistait à un étrange, par trop théâtral, manège.

Argan, qui avait depuis longtemps planifié ce beau geste, s'agenouilla, comme un chevalier qu'on s'apprête à adouber, devant la petite. Il fit serment, d'une voix tremblante d'émotion, qu'elle serait traitée avec des égards semblables à ceux qui reviennent aux instruments de navigation : boussoles et sextants ouvragés, doucement rangés dans des écrins de velours, glissés dans des boîtiers d'ébène. Il enchaînait de grandes phrases.

– Ne vous inquiétez pas pour moi. Je veux seulement apprendre à naviguer les yeux ouverts.

Louis Lazul s'était approché, d'un pas ferme, de son fils, pour lui attraper le bras, comme si c'était un gamin pris sur le fait, et lui enjoindre de se relever.

Malmène criait aux hommes :

– Il n'y a rien à voir, retournez au travail !

La petite fille, qui avait salué monsieur Lazul d'une courte révérence avant qu'il ne se jette sur son fils, souleva le gros sac et s'avança vers le bord du quai pour le laisser tomber dans l'eau.

Plouf !

Louis Lazul, éberlué, avait lâché le bras de son fils.

La petite s'adressa à l'assemblée.

– C'est vrai que nous avons du travail, non ? Vous voudrez bien me montrer ?

Et elle se retourna pour soulever un autre sac.

* * *

Devine s'endormit sur le pont de l'*Hellébore*. Elle vit Argan, au petit matin, émerger du carrosse de sa mère. Margarete resta cachée au fond de la voiture, figure ombrageuse que le jeune homme se pencha pour embrasser sur le front. Il regarda longuement le véhicule s'éloigner, avant de se tourner vers son navire. Dans son uniforme rutilant, il avait presque l'air brave.

Au lever du soleil, l'*Hellébore* quittait le port de Roule. Par temps calme, la traversée prenait environ dix jours. Le vaisseau avait à son bord une cargaison de trois tonnes, une vingtaine d'hommes, un capitaine inquiet, et une orpheline sur qui il faisait reposer le succès de l'expédition. Il ne fut pas déçu.

Argan, éprouvé par le mal de mer, peinait à exercer son autorité. Il passa la plus grande part du voyage dans sa cabine. Lorsqu'il ne griffonnait pas des notes dans son journal de bord en prévision d'un ouvrage futur sur ses aventures en mer, il écrivait de longues lettres, qu'il ne posterait pas, à sa mère. Il se faisait apporter tasse après tasse de thé par son ordonnance, Jeudi, à qui il demandait, avec un sérieux délétère, des détails sur la navigation.

Plus tard, quand la fatigue le gagnait, il relisait, les paupières à demi ouvertes, les romans maritimes qui l'avaient convaincu de se risquer en mer, comme autrefois dans sa chambre, en reluquant d'un œil inquiet le hublot où la ligne d'horizon refusait obstinément de revenir à sa place. L'équipage le voyait parfois apparaître, le teint jaunâtre et le pas chancelant, appuyé au bastingage, pour avaler de grandes bouffées d'air, comme s'il espérait, en se gonflant ainsi, pouvoir mieux flotter au milieu de la réalité instable. Quand il se postait dehors, même les mouettes qui rôdaient autour du bateau semblaient voler plus pesamment, s'accordant avec sa mine basse.

Argan tenta de jouer la carte du mystère. L'équipage n'était pas dupe. Trois fois par jour, il convoquait la petite dans ses quartiers pour « recevoir ses ordres », sous le regard insondable de Jeudi, qui se tenait à

l'écoute. Elle rassurait Argan sur le bon cours de la traversée. Ce qu'elle lui racontait du voyage de l'*Hellébore* se mêlait, dans son esprit, avec la substance des fictions qu'il revisitait. Elle retournait sur le pont, circulant de poste en poste, de la timonerie à la salle des machines, rassoyant, en quelques mots bien placés, la confiance de l'équipage, indiquant brièvement la voie à suivre. Les marins l'avaient vite prise en affection, comme un de ces esprits familiers dont les anciens croyaient qu'ils veillaient sur leur foyer.

L'*Hellébore* prit à bâbord, prit à tribord, et puis à bâbord, et puis à tribord, jusqu'à ce qu'il semble ne plus y avoir ni tribord ni bâbord, qu'un chemin qui s'oublie et qui mène à bon port. Quand le gabier avisa le rivage des Syrques, le capitaine Argan, encore tout chancelant, se tenait à la proue, la jeune fille à ses côtés. Elle revenait au port de sa naissance, les yeux grands ouverts, avec l'allure de celle qui a trouvé sa voie.

* * *

Le voyage de retour fut sans embûches. En cale, l'*Hellébore* rapportait un de ces ballots de pétales, volumineux mais légers, sur lesquels Devine s'était autrefois endormie trois jours et qui l'avaient conduite à découvrir ses dons. Le ciel était bleu, la mer plane. Un doux parfum embaumait le pont, flottait sur les jours de la traversée. Devine allait se poster, les yeux fermés, à la proue. Revenait vers le capitaine, pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Malmène grommelait les instructions de son supérieur. Les ordres circulaient et le navire naviguait sans rencontrer d'écueil. L'équipage s'habitua même à la présence effacée d'Argan. On le voyait de plus en plus souvent sur le pont, son journal sous le bras, le regard mélancoliquement braqué sur l'horizon instable. Jeudi se tenait près de lui, un pot d'encre et une plume posés sur un plateau en main. Les mouettes accueillaient le commandant avec des caquètements enthousiastes. Lui paraissait occupé à autre chose. On ne lui en voulait pas. Il avait entamé l'écriture de *La mer de*

l'Intranquillité, son unique livre, qu'il complèterait en exil à Paranade.

Je connais mon appartement comme moi-même. Même d'ici, prostré dans une flaque d'eau froide au milieu de nulle part, je vois la scène.

Mögel, dans son caban bleu et sa casquette de monsieur, est l'image même de la respectabilité. Il entre en rempochant les clefs. Marie-Claire modestement le suit. Elle n'a jamais passé le pas de la porte.

Bien que ce soit elle qui cherche à afficher sa différence – veste militaire, chemisier rouge vif, mouchoir marine au cou, jeans rolled-up et vieux mocassins de cuir, qui ont dû appartenir à un homme d'affaires –, on sent que c'est surtout elle que gêne cette entrée in absentia. Difficile de dire à quoi tient, exactement, sa crainte.

Une veste bleue, un Anatole vidé de sa substance, pend à la patère. Mögel pose la main sur l'épaule de mon vêtement, comme si c'était moi.

– Aucune raison de s'inquiéter. Il en avait une pour chaque jour.

Mögel a vite fait d'aller à l'essentiel. Il se penche vers mon bureau, où attend la lettre. Balaie les grains et les pétales du revers de la main. Décachette l'enveloppe. Rajuste ses lunettes pour lire.

LA MER DE L'INTRANQUILLITÉ

Un mouvement sismique inexplicable, qui puise son origine dans les profondeurs sans fond, secoue le détroit de Patience. Les rives coupantes remuent. *Tchac!* Roule, d'un coup sec, se détache du continent.

La ville-île tournoie, sans sombrer, dans un incompréhensible bouillonnement. La prose est traversée par les mêmes remous.

Quand le tumulte s'apaise, Roule flotte en haute mer, sur des eaux turquoise, qui reflètent un ciel adamantin, complètement dépourvu de nuages. Au coucher du soleil, elle est nappée d'une lumière irisée, chargée de présages.

Nuit après nuit, la lune s'absente. Une lueur opaline baigne pourtant les rues. La clarté d'un firmament neuf s'affirme. Les savants, réunis dans l'observatoire de la colline Ossipine, tentent de répertorier les nouvelles constellations, d'établir des cartes stellaires. Ils spéculent sur l'existence d'un troisième hémisphère, de mondes à l'intérieur du monde. Dans les tripots du port, les marins, privés d'accès à la mer, décodent les augures inédits du ciel. On baptise *mer de l'Intranquillité* le plan d'eau inconnu.

Les semaines passent. Les journées reprennent miraculeusement leur cours. Les greniers, les étals des marchands, les garde-manger sont inexplicablement réapprovisionnés, comme si Roule était toujours connectée à son arrière-pays nourricier, ses lignes maritimes. L'atmosphère est au miracle, mais les pauvres continuent d'être pauvres ; les riches, riches.

Un jour, un massif nuageux reparaît dans le ciel, comme les contours d'un nouveau continent, flottant, suspendu au-dessus de la tête des citoyens. Simultanément, la lisière d'un rivage apparaît à l'horizon. Un équipage d'impaticiens s'aventure en barque pour en aborder les rives. On ne les revoit plus. Le livre n'en dit rien de plus, comme s'ils étaient passés au-delà des limites du monde.

Dans l'Observatoire, un collège de savants et d'armateurs se réunit. Ils comptent munir l'île flottante d'un gouvernail, de dresser des voiles sur chaque toiture. Ils imaginent un appareillage fantastique, capable d'infléchir la trajectoire de la ville-île, sa masse minérale, alourdie par la maçonnerie.

Ils progressent, mais un autre mystère s'annonce. Des inconnus – des enfants, des adultes, des familles – commencent à échouer dans les sous-sols des maisons, mouillés de pied en cap, comme si la mer les avait rejetés là. Ils parlent du monde d'avant, de guerres lointaines. Avec leurs histoires, ils se mêlent aux citoyens. La prose poétique, soutenue, du livre cède progressivement la place à une polyphonie, un fourmillement de voix qui semble passer de personnage en personnage, et s'entrelace à des descriptions anodines du quotidien.

Enfin, une nuit, Roule revient. La mer et le ciel s'assombrissent. Une lune floue reparait. La ville glisse entre les flancs coupants du détroit de Patience, baignés dans une lueur d'éclipse. Elle se rattache au rivage, comme si elle n'était jamais partie. Le lendemain, un tremblement de terre terrible emporte la cité dans les grands fonds. Les citoyens s'enfoncent, au ralenti, dans l'oubli, vers le festin des crabes. La Cathédrale est née. Plus rien ne sera comme avant.

Au retour de l'*Hellébore*, plus rien, à Roule, n'était comme avant. Le vaisseau se fraya un chemin entre les barques à la dérive à proximité du môle.

Les navires avaient déserté le port. Les quais étaient jonchés de ballots éventrés, de marchandises éparpillées et de cordages calcinés. Une grue gisait sur son flanc. Les vitres des cafés étaient fracassées, leur mobilier renversé, leurs mosaïques en mille morceaux multicolores au milieu d'un poudroiement de verre éclaté. Par les portes béantes des entrepôts, des feux encore chauds lançaient des reflets inquiétants.

Les maisons autrefois colorées de la ville affichaient un profil cendrex, morcelé par les flammes. Finies les douceurs pastel des murs, les après-midi limonadeux. La masse d'adobe de la Claye semblait avoir fondu pour se fusionner avec les flancs de la colline Ossipine. Tout en haut, l'Observatoire avait été amputé de son télescope, qu'on était habitué à voir pointer comme un levier vers le firmament. Son dôme argenté était tatoué d'une sinistre araignée de suie, qui laissait supposer que quelque chose avait explosé là-haut pour faire pleuvoir le malheur sur la ville : une immense détonation, dont l'onde de

choc avait désarticulé Roule, et dont la radiation lancinante menaçait maintenant de la faire retomber en poussière.

Argan fut le premier à descendre et à sentir, à travers le cuir de ses bottillons, la chaleur de la couche de cendre recouvrant les quais. Il commença, furieusement, à balayer le sol, à la recherche de la ligne de Midi. Son métal était noirci sur toute sa longueur, comme si le feu y avait été mis aux poudres.

Le malheur était-il venu d'en haut ou surgi d'en bas ? Était-il imputable au ciel ou aux hommes ? Aux alentours, il n'y avait pas âme qui vive. Personne à qui poser cette question sans réponse. Le livre qui résoudrait l'énigme n'était pas encore écrit. Où étaient passés les gens ? La population, pour se repentir de ses innombrables différends, de ses violences perpétuelles, avait-elle incendié Roule puis quitté pour de bon la ville ? Argan avait l'impression d'avoir navigué pendant des siècles et d'être rentré à une époque qui n'était plus la sienne. À peine un mois lunaire, pourtant, s'était écoulé depuis le départ de l'*Hellébore*.

Il lui était difficile, au milieu de ce paysage de destruction, de ne pas songer aux profondeurs

de la Cathédrale, ce château de sable subaquatique, dont l'ombre rôdait à l'arrière-fond de tous les récits du port. La pellicule poudreuse, noire, qui s'était déposée sur la ville avait quelque chose à voir avec son architecture friable. La Cathédrale, pensa Argan, était remontée des grands fonds, comme un reflet se désengluerait d'un miroir, pour venir étouffer le monde qui l'avait rêvée, l'avaloir dans son écho béant, sans fond ni fin. *Elle avait voulu continuer son histoire sur terre.*

Argan, qui ne disait mot, prit les devants. Devine lui emboîta aussitôt le pas. Les hommes de l'équipage les suivaient, à la queue leu leu, coutelas tirés, avançant précautionneusement à travers les rues désertées. Ici et là, des silhouettes furtives, dépenaillées, commencèrent à apparaître. La vue de figures humaines, aussi lamentables fussent-elles, était réconfortante. C'était surtout des grand-mères, incapables de se mouvoir, qui avaient survécu dans les recoins des maisons. Elles bredouillaient, à l'approche des inconnus, des discours sans queue ni tête. Elles semblaient avoir oublié qui elles étaient, et même quelle langue elles parlaient. Les visages étaient difficiles à déchiffrer sous leur déguisement de cendre. Les marins les débarbouillaient, en quête de traits connus. Et, sans le sésame d'un nom, ou d'une histoire, ces femmes auraient tout aussi bien pu n'être personne, simples messagères d'un malheur qui conspirait à les effacer de la mémoire du monde.

Qu'était-il arrivé ? Dans *La mer de l'Intranquillité*, les savants discutent d'une « étoile noire », d'un « poids d'oubli », tombé sur la ville, dont l'explosion aurait provoqué une réaction en chaîne, une mutation psychogénétique, capable d'effriter la mémoire et d'entraver les facultés narratives. L'Histoire, les histoires en perdaient leur chemin. Les citoyens ignoraient leurs noms, s'égarèrent en eux-mêmes. Ils ne reconnaissaient même plus leur reflet, se livraient, à leur insu, à des actes de violence, en oublièrent leur famille et leur mère, pour partir aux quatre vents. Ils survivaient, sans mémoire ni parole, à leurs excès, dans d'autres vies que les leurs. Ils ne seraient plus jamais eux-mêmes.

Argan n'avait pas eu besoin de parler. Devine savait où il comptait mener la troupe. Ils prirent à gauche, prirent à droite, et puis à gauche, et puis à droite, jusqu'à ce qu'il semble ne plus y avoir ni droite ni gauche, qu'un chemin qui s'oublie, et qui revient à soi. Un à un, les marins rejoignaient les restes de ce qui avait été leurs demeures, pour fouiller les décombres à la recherche de traces, de signes de leur vie d'avant.

Quand ils parvinrent aux portes de la ville, par-delà lesquelles s'étend le damier des grands domaines, Argan donna congé à Jeudi. L'ordonnance salua son commandant d'un hochement de la tête et s'éloigna sans un mot vers la ville noire. Il fit une petite révérence à l'intention de Devine. Ils le regardèrent, sa livrée noire couverte d'une couche seconde de poussière, se confondre de loin en loin avec le paysage cendreau. C'était l'homme de tous les effacements.

À l'aboutissement de leur pèlerinage à travers la ville vidée, Argan et Devine parvinrent seuls devant la grille du domaine des Lazul-Traum und Praxis. Elle était restée entrouverte. Ils ne disaient mot. Au son des craquements étouffés du gravier, leurs pas s'imprimaient dans la cendre accumulée. Elle avait effacé toute trace de la réalité qui aurait pu la précéder. Argan s'accrochait à l'image de l'équipage de sa mère, traçant deux sillons dans la cendre chaude, fuyant au loin, sous la ramure noircie de l'allée de cèdres.

Dans les halls de la maison, le malheur semblait avoir pris des précautions. Une couche uniforme de cendre recouvrait le plancher et le mobilier. Les pas du capitaine et de sa navigatrice continuaient de s'imprimer dans l'étendue immaculée. Il n'y avait pas, à la grandeur de la maison, âme qui vive.

Argan pensa : *page vierge*. Il voulut revoir la bibliothèque où il s'allongeait autrefois sur le tapis pour lire ses romans d'aventures. Son père Louis, qui n'avait jamais eu l'esprit pour ce genre de lectures, travaillait à son bureau, ses lunettes demi-lunes perchées sur le bout du nez, un verre à portée de main, penché sur ses livres comptables et ses contrats. Aujourd'hui, les hauts rayonnages étaient à demi vidés, et les pages

calcinées, mélangées, des livres gisaient, éparpillées comme des feuilles mortes sur la couche de fraisil.

Maman. Dans les quartiers de sa mère, le lit à baldaquin reposait sous un impeccable linceul de cendre noire. Argan ouvrit la porte dérobée qui menait au vestiaire. Les robes, les manteaux et les écharpes de Margarete de Traum und Praxis pendaient là. Il choisit quelques robes, les plia délicatement, puis les donna à Devine.

– C'était à ma mère. Penses-y quand tu les porteras.

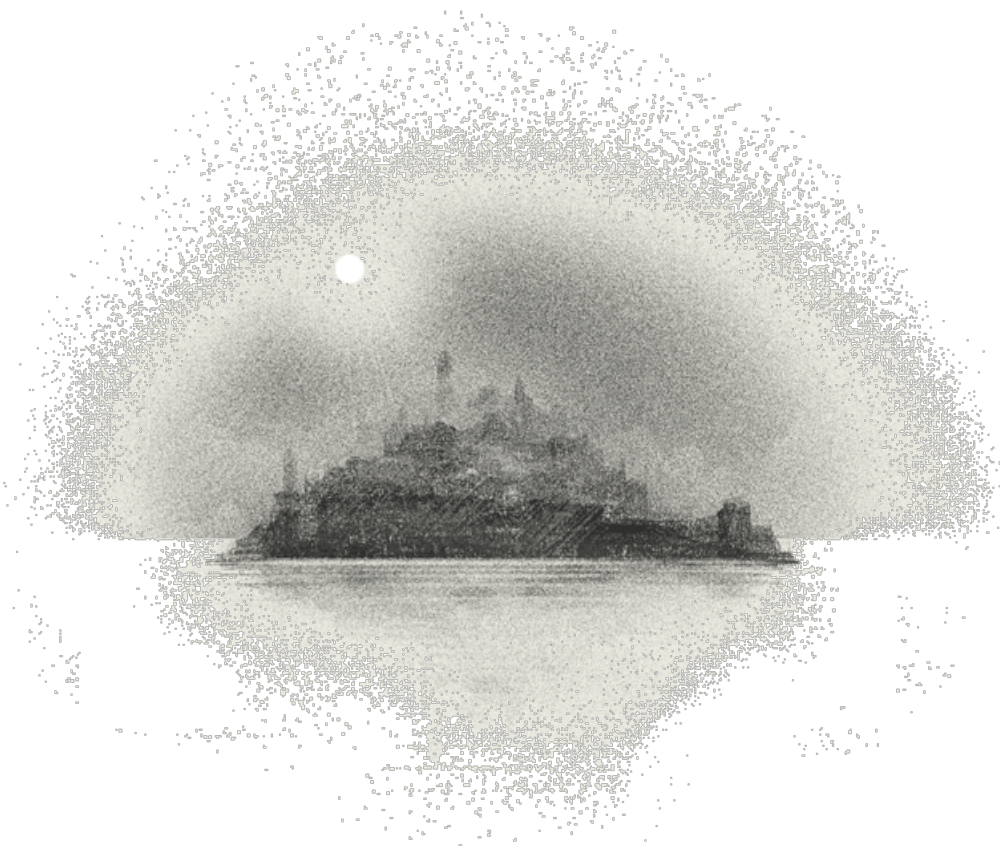
Ils demeurèrent dans la chambre de sa mère, à regarder le ciel rougir. Devant la vitre, le vent remuait la cendre entre les branches. Quelqu'un qui se serait tenu dans le jardin aurait vu, à la fenêtre, les reflets d'une adolescente immobile derrière un jeune homme. Puis la lumière se serait estompée. Des nuages ouateux, nimbés des premiers rougeoiements du crépuscule, se garderaient de tout commentaire. Le soir venu, Roule pourrait finir de tomber en cendre, rongée jusqu'à la moelle par ses histoires.

Des rationalistes, des enqueteurs, des empêcheurs de raconter en rond voudront faire valoir que tout ce qui précède n'est jamais arrivé, est pure fabrication, fadaïses ou, pis, mensonge éhonté. Ils vous diront, non sans une note de reproche, que cela n'aurait *jamais* pu se produire, puisque Roule n'est, de mémoire d'homme, jamais tombée en cendre (pas plus, d'ailleurs, qu'elle ne s'est détachée du continent pour partir à la dérive sur une mer sans lune). Ils ajouteront, avec impatience, qu'on n'a jamais su qui se cachait sous le nom de plume d'Argan, et que celui qui le porte, s'il est bel et bien poète, n'a sûrement jamais été capitaine. Un rocher ne flotte pas, et il ne suffit pas de lancer des *bâbord* et des *tribord* pour faire croire qu'on entend quelque chose à la navigation. Si la conversation (très mal entamée) se poursuit, on vous affirmera que, si elle a véritablement épousé un armateur de Roule (un *Luis Lupes*, et non pas un Louis Lazul), et vécu dans un vaste domaine au sud de la Claye, la richissime Margarete de Traum

und Praxis n'a jamais eu de descendance (selon l'interlocuteur, elle sera soit stérile, soit fondamentalement opposée à *la chose*). Peu importe. À ce stade, mieux vaudra interrompre la discussion, éviter les différends, les mots durs. Partez en paix, en saluant poliment votre vis-à-vis, réglez la note si vous en avez les moyens, souhaitez-lui bonne soirée, bonne chance, et laissez la pensée de ces histoires vous ramener, de rue en rue (prenant à gauche, prenant à droite, et puis...), à la réalité de Roule.

J'espère de tout mon cœur que vous rejoindrez, au bout d'un chemin qui s'oublie, le pont du *Patience*, où Générale Mère vous apparaîtra dans toute sa splendeur, vêtue, avec une assurance plus qu'enviable, d'une longue robe de soirée pourpre, qui a sans aucun doute appartenu à une absente. Avouez qu'elle lui va à merveille, et qu'en cet instant, toutes les raisons de la suivre semblent bonnes.

À SUIVRE...



Costumes nationaux,
une production de Daniel Canty (La table des matières)

Écriture et réalisation Daniel Canty
Dessins Stéphane Poirier
Scénario Daniel Canty avec Stéphane Poirier
Design graphique Feed
Programmation web Jules Renaud
Révision linguistique Aimée Verret

Costumes nationaux a été initié dans le cadre de
Punkt Press vol. 1 : Überlivre, à l'Atelier Punkt en 2011, en hommage au travail
d'Émile Gallois (1882-1965).

Daniel Canty remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec
pour le soutien accordé à ce projet.

Conseil des arts
et des lettres
Québec 

© Daniel Canty (La table des matières), 2018